

LE CANTONNIER

ARDENNAIS



A EDOUARD NED



PRÈS nous être copieusement restaurés à Laroche, nous résolûmes avec mon camarade Edouard Ned de franchir pédestrement les douze kilomètres qui nous séparaient de Dochamps. C'est

un petit village perdu au milieu des bois, des fanges et des bruyères et « où le bon Dieu ne passa jamais ».

Le poète accomplissait un pèlerinage à la tombe d'un jeune ami victime du devoir, dont il désire nous styler la vie toute de piété, d'abnégation, de sacerdotal héroïsme.

Moi-même j'avais pour obligation de dépenser, au mieux des intérêts de l'Administration, les quinze jours de congé qu'elle octroie maternellement chaque année à tous ses fonc-

tionnaires, petits et grands. Dochamps, mon pays d'adoption, me sert merveilleusement à cet office. La solitude y est telle qu'on se croit séparé du monde, l'air y est vif à emporter les poumons, bref, c'est une véritable Thébàide, avec, en plus, la ressource d'un bon jambon d'Ardenne à déguster.

— Surtout, pas de rêveries parlées et moins encore de considérations philosophiques sur tout et à propos de tout, imposai-je à Ned, grâce à l'autorité que me confèrent l'âge et ma qualité d'ancien camarade de collègue.

La route déroule d'abord pendant neuf kilomètres interminables ses longs méandres. Elle monte, d'une montée lente et continue, exigeant un effort constant, se masquant sous l'ombrage de hêtres gigantesques ou de sapins noirs aux longs bras protecteurs, symbolisant l'âme tenace et volontaire du paysan des Hautes Ardennes.

Taillée en corniche aux flancs d'une montagne schisteuse, entretenue avec un soin jaloux par son meilleur ami et son confident le cantonnier, de chaque côté bordée d'un léger tapis de verdure qui rend au rare passant la marche plus aisée, elle a, à sa gauche comme pour la protéger, une autre montagne abrupte, peuplée d'essences diverses. Dans le ravin coule, impétueux et chantant, le ruisseau de Samrée. On comprend qu'au milieu de cette nature suavement sauvage et reposante, le coucou se délecte et paresse impunément à l'aise.

Nous ne fûmes même pas gratifiés de ses deux notes tristes (les bonnes gens de la région prétendent qu'il perd la voix en mangeant des myrtilles), et c'est heureux, car mon incorrigible compagnon l'eût inévitablement sermonné, provoqué peut-être à une discussion académique qui eût pu tourner à notre confusion.

Seuls, deux éperviers nous firent entendre leur miaulement, prélude d'un carnage prochain.

Et nous allions regretter tout haut les rouliers, l'antique diligence, rafale de la route paisible, les senteurs nauséabondes même de ces usines ambulantes nommées savamment automobiles, quand un écureuil, la longue queue pendante comme une traîne, à cinquante mètres de nous traversa la route. Un instant il s'arrêta; campé sur son séant, la queue relevée en panache, il nous dévisagea de ses petits yeux narquois et, nous faisant la nique, d'un bond il se jeta dans la forêt.

Restés pensifs, plus allègrement nous montions. A nos côtés soudainement retentit la joyeuse sonnaïlle de deux jeux de grelots : un rare et fragile vestige de l'ancienne civilisation, la diligence — pour autant que l'on puisse décemment appeler de ce nom la proprette caisse à cigares où s'encaquent au besoin six personnes résignées — nous rejoignait, au petit trot pénible de ses deux mules assagiées. Nous arrivions au plateau de Samrée. Samrée, vaste étendue de tous côtés bordée de bois, où les bruyères odorantes et quelques rares touffes de genévrier pareilles à de minuscules cyprès alternent avec de pénibles récoltes et de maigres pâtures. Des bœufs et des vaches y paissent mélancoliquement, parqués par dix ou vingt têtes au maximum.

Depuis une demi-heure nous étions engagés sur la route de Samrée à Manhay, essayant les âpres caresses du vent du Nord et reniflant l'âcre odeur — devenue familière pourtant — des « truffes » (1) consommées dans les foyers. Leur fumée noire

---

(1) Dénomination usitée dans le pays pour la *tourbe*, sorte de charbon tenant le milieu par son origine, entre le règne minéral et le règne végétal, compact à la base, fibreux en haut, d'une couleur brune. C'est de la matière végétale

montait des cheminées de Dochamps tout proche, là, à notre gauche, aniché à une colline, face au large. A ce moment, nous heurtâmes, planté en évidence sur l'accotement de la route, le guidon traditionnel et réglementaire du cantonnier.

A quelques pas, en effet, assis dans sa brouette, à l'abri derrière un buisson de charme, se tenait notre ami Jacques. Coiffé de sa casquette portant, en lettres rouges sur fond bleu, l'indication des fonctions qu'il exerce, les oreilles couvertes d'un mouchoir rouge laissant apparaître, dans la nuque, de longues mèches de cheveux blancs, il grignotait, avec les bonnes mâchoires qui lui restent, les cubes de sa tartine préablement taillés à l'aide d'un long couteau de poche.

A notre vue, il se leva d'un geste encore alerte. Sa maigre silhouette nous apparut droite, à côté de sa houe fidèle, à ses pieds dressée, au repos. Il avait des yeux pétillants de malice, riant dans sa face glabre, une bouche édentée, des lèvres bleuies de froid, marmottantes, un dos plié par le labeur obstiné plus que par ses soixante-dix-sept (1) hivers, allègrement portés.

— Bonjour, Jacques !

— Bonjour vô deux !

J'ajoutai :

— Toujours au poste !

— Et que ferais-je ? répondit-il avec un haussement des épaules. Ne dois-je pas gagner mes croûtes ?

à peine minéralisée, abandonnant, à la distillation, comme le bois, de l'acide acétique et presque toujours de l'ammoniaque. On y trouve, notamment, de 51 à 67 % de carbone, 5 à 10 % d'hydrogène, 2 à 3 % d'azote, 2 à 14 % de cendres.

La tourbe se produit par la décomposition lente des plantes qui, se pourrissant par leur extrémité inférieure, continuent à croître par leur extrémité supérieure.

(1) Les cantonniers qui accomplissent bien leur service, sont maintenus en activité jusqu'à l'âge de 65 ans.

Cette limite peut, exceptionnellement, être dépassée en vertu d'une autorisation spéciale du Ministre, et, en l'espèce, elle est particulièrement justifiée.

— Comment, fit Ned impétueusement, n'avez-vous pas droit à une pension ? J'imagine que vous avez quasiment l'âge requis ?

— Quant à l'âge, dit Jacques, il y a belle lurette que je suis en règle. Mais, anciennement, les cantonniers, toujours considérés d'ailleurs comme ouvriers, n'avaient aucune pension. Aux vieux qui se trouvaient et se trouvent encore dans le besoin, l'Administration alloue chaque année un subside de deux cents à trois cents francs, selon la province à laquelle ils appartiennent.

» Toutefois, depuis 1892, nous sommes affiliés à la Caisse de retraite sous la garantie de l'Etat et, à cette fin, nous recevons une augmentation mensuelle de salaire (trois francs à présent) que nous devons verser soit directement, soit à l'intervention d'une société mutualiste reconnue (1). Les agents qui comptaient à cette date plus de cinquante années d'âge, ont été exonérés de cette obligation à laquelle plusieurs se sont conformés néanmoins. Pour ma part, je capitalise moi-même cette subvention.

— C'est-à-dire, interrompis-je, qu'elle vient grossir le bas de laine, depuis longtemps bourré de beaux écus sonnants !

— Ma foi, j'ai fait ce que j'ai pu, répliqua le cantonnier, ce qu'on peut faire avec soixante francs par mois. Je vous l'assure cependant, le Bureau de bienfaisance ne me comptera pas parmi ses clients.

Devant les deux grands yeux interrogateurs du poète planté

---

(1) Le cantonnier qui, nommé à 21 ans, verserait annuellement sans solution de continuité une somme de 36 francs à *capital abandonné*, recevrait à 65 ans : une rente viagère de 661 francs (sans tenir compte des primes de l'Etat) ; de 732 francs (en tenant compte des primes de l'Etat).

A *capital réservé*, cette rente ne serait que de 339 francs (sans tenir compte des primes de l'Etat) ; de 410 francs (en tenant compte des primes de l'Etat).

lui-même en point d'interrogation, Jacques se recueillit et nous conta son histoire. Elle vaut d'être narrée, dans sa simplicité touchante. C'est la vie d'un homme de bien, d'un père modèle, d'un agent d'élite.

Jacques s'essuya la bouche du revers de la main droite. Puis, il dit : « Mes parents étaient cultivateurs à Dochamps et, avec eux, je labourais la terre, terriblement ingrate à cette époque. Le métier, je vous l'assure, ne nourrissait guère son homme. Avec cela que les routes étaient jolies et aisées ! De véritables casse-cou où six gros bœufs traînaient péniblement la charge de deux jeunes d'aujourd'hui !

» Aussi, lorsque je perdis mes père et mère — je venais d'entrer dans ma trente-troisième année —, je sollicitai et obtins la place de cantonnier communal, au salaire annuel de six cents francs, à la condition de faire deux cantonnements. J'avais quelques lopins de terre, une femme vaillante et le cœur au travail. Nous exploitâmes nos « morceaux », avec deux vaches, dont ma femme s'occupa.

» Six ans plus tard, la route fut reprise par l'Etat. Le salaire ne fut pas majoré, seulement la besogne fut réduite, étant donné le fini exigé. Ce n'est que plusieurs années après que je reçus une augmentation mensuelle de dix francs. Il est vrai que depuis le temps, les jeunes sont mieux traités. Que n'avions-nous, nous autres, les quatre-vingts francs (1) auxquels ils peuvent arriver actuellement après vingt années de bons services !!! C'est beau, quoi qu'on dise, dans nos Ardennes.

» Pourtant, j'ai élevé quatre enfants. Mes deux filles sont mariées à de braves garçons. Mes deux fils sont : l'aîné, cantonnier comme son père ; le cadet, instituteur, et bon instituteur, je peux le dire.

---

(1) Salaire maximum des cantonniers *ruraux*.

— Voilà un budget à établir, insinua moqueusement le poète !

— Patience, répondis-je, Jacques n'a pas fini.

— J'ai, indépendamment de cela, augmenté de quelques bonnes terres mon petit patrimoine et amélioré sensiblement le logis hospitalier que vous connaissez.

— Diable, s'exclama Edouard Ned, pour parvenir à cela vous avez dû utiliser quelque recette de sorcière. Donnez-la moi.

— Elle est bien simple, allez, dicta lentement le vieillard : J'ai travaillé, et cela ne m'a point fait mourir ; j'ai eu un modèle de femme, et, grâce à Dieu, elle est encore de bon bois ; de braves enfants, il est vrai que l'on a généralement ceux qu'on élève ; une seule passion : mon intérieur. Voilà.

Il tira de sa poche une rustique tabatière en écorce de bouleau, l'ouvrit et nous la tendit. A tour de rôle, posément, nous y enfonçâmes le pouce et l'index et, comme de vieux connaisseurs, nous reniflâmes le bon tabac de carotte râpée.

Instinctivement, le cantonnier avait ressaisi sa houe, le court répit habituellement consacré au goûter lui paraissant sans doute depuis longtemps expiré.

— Vos impressions, Jacques, sollicitai-je, les meilleures du moins ? Vous devez avoir, après une aussi longue carrière, des réserves d'observation et de mélancolique méditation ?

— De mélancolie ? dit le petit vieux. Que parlez-vous de mélancolie ? J'ai vécu heureux, content de mon sort. Depuis des ans et puis des ans j'ai regardé les hommes et les bêtes passer sur la route, sur ma route. Je la leur ai faite large, unie, moelleuse comme un tapis. Quand je pense à ce qu'elle était autrefois, avant son adoption ! Elle était informe, pleine de fosses et de bosses, semée de cailloux, malheureuse et faisant le malheur de ceux qu'elle portait.

» Regardez-la maintenant. Elle est propre et luisante. Son dos s'arrondit légèrement pour rejeter les eaux des pluies. Votre pied ne buttera pas contre une pierre malencontreuse et vous n'avez pas à craindre de tomber dans une fondrière. Elle est jolie, ma route, sous sa robe grise. Elle fait la joie des promeneurs, des cyclistes, des automobilistes. Sa clientèle a changé avec le progrès. Mais elle est bonne pour tous, elle se prête à tous les moyens de locomotion, elle sent qu'elle est utile et qu'elle participe elle aussi au progrès.

» Et puis, vous ne le croirez peut-être pas, une route, c'est quelque chose de vivant, ça parle en se chauffant au soleil, ça raconte des histoires lointaines. Mais il faut la comprendre. Je la comprends, moi, son vieux serviteur. Elle me remercie de mes soins, de mes travaux. Elle me félicite de la tenir si propre pour ces temps nouveaux où elle fait un peu la paresseuse. Car elle n'a plus les nombreux rouliers d'autrefois.

» Et savez-vous ce qu'elle me dit encore ? Elle me dit : Mon pauvre vieux, quand tu t'en iras, tu auras bien par là quelqu'un des tiens pour reprendre ton sceptre, pour perpétuer la race des bons cantonniers ardennais.

» C'est comme je vous le dis, c'est ainsi qu'elle parle.

Et tandis que nous descendions vers le village, le vieux cantonnier se mit à siffloter une complainte du temps jadis.



Première Série



# L'ÂME DES HUMBLES

PAR

LOUIS BANNEUX

---

PRÉFACE de H. CARTON de WIART



Croquis d'Aug. Donnay



- - - TAMINES - - -  
- DUCULOT-ROULIN -  
- - - ÉDITEUR - - -  
- - - BRUXELLES - - -  
- J. LEBÈGUE & Cie -  
- RUE DE LA MADELEINE, 46 -

# TABLE DES MATIÈRES

---

|  | Pages |
|--|-------|
| PRÉFACE . . . . .                              | IX    |
| I. — LE FACTEUR RURAL. . . . .                 | 7     |
| II. — LES MARCHANDS DE SABLE. . . . .          | 19    |
| III. — LE MARCHAND DES QUATRE-SAISONS. . . . . | 39    |
| IV. — LES BOTTERESSES . . . . .                | 51    |
| V. — LE CANTONNIER ARDENNAIS. . . . .          | 67    |
| VI. — L'AIGUISEUR DE SCIES . . . . .           | 77    |
| VII. — NOS CHIFFONNIERS . . . . .              | 89    |
| VIII. — LE BATELIER . . . . .                  | 107   |
| IX. — LE CANTONNIER BRUXELLOIS . . . . .       | 131   |
| X. — LE MARCHAND DE CHARBON . . . . .          | 139   |
| XI. — L'ECLUSIER . . . . .                     | 173   |
| XII. — LE GARDE FORESTIER. . . . .             | 191   |

